Bibliothèque anarchiste

Le Réveil clandestin
Polémique syndicale
décembre 1940

extrait le 30 octobre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°4 du *Réveil clandestin*

bibliotheque-anarchiste.com

Polémique syndicale

Le Réveil clandestin

décembre 1940

Table des matières

PRINCIPES ESSENTIELS RENIÉS. 3
LA CRITIQUE STÉRILE. 4
LA GRANDE DÉBÂCLE. 5
LA CARAVANE PASSE. 5

eux « General Unsinn » (folie générale), en novembre 1918. Pour le reste, la fameuse caravane, au lieu de passer, n'a fait que patauger, et c'est en somme ce à quoi on vise avec la communauté professionnelle. Le temps de la lutte, voilà ce qu'on veut surtout voir passer.

Nous regrettons que la liberté de la presse, désormais supprimée en Suisse, ne nous permette plus de faire paraître un hebdomadaire syndical, les journaux de l'Union Syndicale Suisse nous étant entièrement fermés. Il y aurait à faire une abondante moisson de faits, à rappeler un passé plus ou moins proche, à répondre à nos infaillibles seigneurs du fonctionnarisme syndical. Nous ne pouvons le faire que rarement et sommairement. Commençons par les trois

PRINCIPES ESSENTIELS RENIÉS.

1. La lutte de classe pour la disparition et non une trompeuse collaboration de classes, basée sur la reconnaissance de l'exploitation de l'homme par l'homme. Que sa suppression ne puisse être pour l'instant qu'un idéal, c'est une raison de plus pour l'avoir toujours présent et nous rappeler les paroles de Spencer :

> Un idéal, si loin qu'il soit de pouvoir être réalisé pour le moment, est toujours nécessaire pour se bien guider. Si, parmi tous ces compromis que les circonstances des temps rendent ou font considérer comme nécessaires, il n'existe pas de conception du mieux et du pire dans l'organisation sociale, si l'on ne voit rien au delà des exigences du moment et qu'on prenne l'habitude d'identifier le mieux prochain avec le mieux définitif, il ne peut y avoir de véritable progrès. Quelque éloigné que soit le but, si nombreux que soient les obstacles interposés qui peuvent nous faire dévier du chemin qui y conduit, il est évidemment indispensable de savoir où il est placé.

2. La revendication pour les producteurs des moyens de production. Il est simplement inouï que le travailleur renonce à jamais à la possession de cet outillage, de ces machines et matières premières qu'il fait fructifier toute sa vie. L'appartenance de toutes choses doit être avant tout à celui qui s'en sert utilement. C'est ainsi que du moment où

la bourgeoisie condamne les ouvriers au chômage, ces derniers sont plus que jamais fondés à dire : « A quoi bon vous laisser ce dont vous ne savez plus que faire ? Nous allons en reprendre pour nous mêmes l'emploi. » Une telle mentalité aurait pu donner de meilleurs résultats que celle de quémandeurs de secours de chômage.

3. Pas d'entente avec la jaunisse cléricale et fasciste, qui, de tous temps, s'est mise avec le patronat et l'autorité contre les revendications fondamentales des travailleurs, ne concevant à la place de la solidarité que l'humiliante charité chrétienne du riche pour le pauvre, ne rêvant, comme le disait Proudhon, qu'un peuple de Lazares, de Lazarilles et de Lazzaroni, de bons hommes, bons pauvres et bons sujets. C'est, d'ailleurs, bien symptômatique que ces derniers temps les organes syndicaux aient publié des articles religiosâtres. Comme « fait » capital pour une entente avec les chrétiens-sociaux, nos adversaires se sont emparés de quelques lignes de Lucien Tronchet, alors qu'il n'y a pas de démenti plus catégorique à une telle interprétation que son action d'une vingtaine d'années intransigeante, ferme, violente même parfois, contre les corporatistes qui, aujourd'hui, sont les premiers à souligner d'une façon railleuse le changement d'attitude à leur égard.

Maintenant, examinons les redites contre nous des chefs inamovibles dont les syndicats sont gratifiés.

LA CRITIQUE STÉRILE.

« Votre critique est stérile. Si nous vous demandons un programme d'action vous restez bouche bée. » En réalité, et forcément, nous opposons presque toujours à une proposition une autre, du moins verbalement, parce que par écrit il nous est souvent défendu de le faire.

Mais lorsque les fonctionnaires nous disent : « Des actes non des paroles ! » — il est permis de préciser toute leur action. Ils pourvoient à une vulgaire administration, comme il y en a un nombre incalculable dans le monde, et ont quelques entrevues avec patrons et autorités. L'action des

simples membres dans les ateliers est aussi appréciable et importante que la leur. Les quelques progrès réalisés par la mutualité syndicale, toutes les caisses du même genre les réalisent. Métiers et syndicats n'ont fait que suivre un progrès général, lorsqu'ils ont pu évoluer sans la moindre secousse. Mais tel n'a pas été toujours le cas.

LA GRANDE DÉBÂCLE.

Ce serait sans doute cruel d'insister, mais la vérité doit être dite pourtant. En 1920, l'Internationale d'Amsterdam, celle à laquelle adhère l'Union Syndicale Suisse, comptait 24,616,000 membres. Avec l'avènement de Mussolini, elle en perdit 2 millions, puis 5 millions avec la victoire hitlérienne en Allemagne. Après quoi vinrent : l'Autriche 500 mille, la Tchécoslovaquie 2 millions et demi, l'Espagne 2 millions, le Danemark 578 mille, la Norvège 230 mille, la Hollande 700 mille, la Belgique 1 million, le Luxembourg 22 mille et la France 5 millions. Nous donnons des chiffres ronds. C'est une perte d'environ 20 millions de membres. Avec l'adhésion de l'American Federation of Labor, elle en a retrouvé environ 4 millions. Un tel bilan ne permet vraiment pas de se donner des airs de grands chefs et de triomphateurs. La « vieille tactique éprouvée » du syndicalisme collaborationniste n'a été que trop éprouvée.

LA CARAVANE PASSE.

Une autre phrase qui nous est souvent servie est celle que les chiens aboient et la caravane passe. Pauvre caravane syndicale, la bourgeoisie l'a en effet fait passer par où elle a voulu, et elle s'apprête à la faire passer à la corporation fasciste, avec défense d'appartenir à une organisation internationale !

Nos caravaniers seraient bien embarrassés de nous dire par où ils ont réussi à passer autrement qu'avec la permission intéressée des supérieurs. La seule avance sensible que nous avons eue, ce fut la grève générale, baptisée par